

La nomination d'une femme, Maria de Lourdes Pintasilgo, au poste de Premier ministre au Portugal, en 1979, a suscité la surprise et l'embarras de la classe politique française. Le Portugal devançait ainsi notre pays où les femmes demeuraient rares dans le milieu politique et les rares femmes ministres que comptaient les gouvernements étaient cantonnées dans des fonctions traditionnelles comme les affaires sociales et la petite enfance. Cette nomination a suscité l'enthousiasme des féministes françaises. Un pays sortant de la dictature, un pays du Sud de l'Europe réputé encore plus patriarcal que le nôtre donnait l'exemple à la France en montrant que, dans une situation particulièrement difficile, une femme pouvait être appelée aux commandes. Certes, les conditions dans lesquelles elle avait été désignée révélaient que c'était en raison de l'impossibilité des partis au pouvoir de s'entendre sur l'un des leurs. Et le gouvernement qu'elle dirigeait était dit «de transition». Il n'empêche! Maria de Lourdes Pintasilgo, on le savait, n'était pas une femme «sous influence» mais une personnalité d'envergure, de gauche, mais indépendante des partis. Si elle était choisie par le Président de la République, le général Eanes, pour préparer «dans la neutralité» les futures élections législatives c'était, à l'évidence, que son nom s'était imposé et qu'elle apparaissait apte à faire face à une situation complexe.

À 49 ans, cette ingénieure de formation avait en effet déjà derrière elle une déjà longue expérience internationale et politique. L'enthousiasme de nombre de Françaises était d'autant plus grand qu'elles avaient eu l'occasion de la croiser à Paris depuis qu'elle avait été désignée, en 1976, pour représenter son pays à l'UNESCO. Elles la savaient non seulement chaleureuse, mais profondément sensible à la condition des femmes, attachée à l'égalité des sexes. Ministre des Affaires sociales dans les premiers gouvernements du Portugal post-salazariste, n'avait-elle pas pesé de tout son poids pour faire voter par le Parlement une réforme du Code civil qui faisait substantiellement évoluer le statut des Portugaises, en particulier celui de la femme mariée?

J'ai eu l'occasion de rencontrer pour la première fois Maria de Lourdes Pintasilgo à Lisbonne, quelques jours après sa nomination à la tête du gouvernement portugais à l'occasion d'un reportage que faisait un magazine féministe français alors très populaire en France, *Emagazine*, dont j'accompagnais la rédactrice en chef Claude Servan-Schreiber. Je garde de cette rencontre dans le palais rose cerné de magnifique jardin qui est celui du chef du gouvernement un souvenir très fort, une grande émotion.

Ce qui frappait d'abord, qualité qu'on rencontre rarement chez les hommes qui exercent de telles fonctions (et aussi, pourquoi ne pas le dire, également chez des femmes de pouvoir), c'était son étonnante disponibilité et sa totale présence et attention à ses interlocuteurs. Dans un agenda particulièrement chargé, elle nous avait réservé une heure. Ensuite elle devait présider un Conseil des ministres. L'entretien ne fut interrompu par aucun appel téléphonique. Elle avait demandé que, sauf urgence, on ne la dérangeât pas. Sans doute avait-elle de nombreux souci en tête, mais elle était tout à l'entretien qu'elle avait accepté. L'heure passa vite, trop vite. Elle nous proposa donc de nous revoir mais cette fois, nous dit-elle, pour faire plus ample connaissance. La promesse ne fut pas vaine.

Ce qui, ensuite, transparaissait, et que j'eus l'occasion de vérifier lors d'autres rencontres, c'est le plaisir (le mot est sans doute faible, une sorte de bonheur) qu'elle avait à parler avec des femmes, de dialoguer entre femmes, d'échanger des expériences utiles pour faire évoluer la condition des femmes. Dans mon expérience politique, et ensuite de sociologue, lorsque j'ai ensuite eu l'occasion d'interroger pour des enquêtes certaines d'entre elles, c'est une dimension que j'ai rarement rencontrée chez mes collègues élues et chez les femmes investies dans l'action politique. Le milieu politique est si dur, et les femmes toujours si peu nombreuses, que celles qui y sont engagées ont très souvent tendance à s'aligner sur la culture masculine dominante, sans toujours en être conscientes. Elles deviennent des «hommes politiques». La solidarité avec les femmes et surtout les féministes les effraie: ne risquent-elles pas en témoignant d'un intérêt pour ce qu'on appelle «la question des femmes» de se «dévaloriser», d'être marginalisées par le milieu dans lequel elles sont entrées? Cette question a été un de nos sujets de discussion après cette rencontre de Lisbonne avec Maria de Lourdes Pintasilgo, à Paris et au Portugal. Je n'ai en tout cas qu'exceptionnellement rencontré (Simone Veil est aussi une de ces exceptions) une responsable politique de haut niveau manifestant autant d'empathie à l'égard d'autres femmes, de plaisir et d'intérêt manifeste à partager, au-delà de différences sociales, politiques et de croyances, ce que nous avons en commun dans un climat de confiance absolue.

Maria de Lourdes Pintasilgo inscrivait, me semble-t-il, son féminisme, sa réflexion sur les affaires du monde et son action dans la perspective globale du changement social, toujours à l'œuvre, et sur lequel elle pensait qu'on devait agir pour rendre le monde meilleur. Or pour cela il fallait notamment prendre en considération les aspirations et les besoins des femmes. Ainsi, interrogée en ce mois d'août 1979 sur la (toujours) difficile question au Portugal de la pénalisation des avortements, répondait-elle qu'il convenait de ne pas isoler cette question d'autres formes d'oppression et notamment de la pauvreté et des conditions de logement de trop nombreuses familles. Sa participation à la rédaction du rapport de l'OCDE publié en 1991 – et qui demeure une importante référence – sur *Les femmes et le changement structurel* a été certainement majeur. Ce rapport identifie en effet la rareté des femmes dans la décision, notamment économique, comme un

frein au changement, une mauvaise utilisation des ressources humaines et une des causes de la crise économique et sociale que traverse le monde. Dans toutes les fonctions que de Maria de Lourdes Pintasilgo a été appelée à remplir et qui portaient sur l'avenir de nos sociétés, notamment au sein du Conseil de l'Europe ou de l'Union européenne, elle a toujours intégré la dimension du genre.

Je voudrais évoquer un dernier trait de la personnalité de Maria de Lourdes Pintasilgo, c'est son immense culture. Elle ne concevait pas l'action sans la connaissance, une connaissance acquise dans l'expérience mais aussi dans la lecture et la confrontation avec la pensée des autres. Le temps libre qu'elle avait à Paris elle le passait souvent à la bibliothèque, notamment celle de la Maison des Sciences de l'Homme, au milieu des chercheurs. On pouvait la voir plongée, plume à la main, dans des ouvrages d'économie, de sociologie mais aussi de philosophie. En la voyant je me plaisais à rêver que nos hommes et femmes politiques en fassent autant!

En France l'annonce de sa brutale disparition a suscité une forte émotion. Ce n'était pas seulement le Portugal qui perdait une femme exceptionnelle mais la communauté internationale tout entière.

Françoise Gaspard é socióloga, professora e conferencista na École des Hautes Etudes de Paris. Exerceu funções como deputada. Representante da França na Comissão da Condição Feminina da ONU. É uma das figuras mais proeminentes na luta pela paridade entre mulheres e homens nas instâncias de poder. É autora de várias obras, nessa área.